

## Vie et mort des fantômes

*Manger de la terre, manger du sable, manger de la merde.*

- I -

Je fixe le sol devant moi. Je me laisse tomber à genoux. Les grains de sable piquent ma peau. Je me penche vers l'avant, comme dans une prière. Je colle mon oreille contre le sol, tel l'Indien qui écoute le pas de ses ennemis.

J'ouvre les yeux. Comme le monde vous paraît différent quand on le regarde au ras du sol !

J'ignore où je me trouve. Cela ressemble à une cour de ferme. Sauf qu'il n'y a aucun animal à part moi (je plaisante). Il n'y a aucun être humain non plus.

Je ne suis pas une fanatique de la sociabilité mais j'apprécierais un peu de compagnie. Cette solitude commence à me peser.

Je me relève lentement. Je sens de la poussière sur ma joue. J'en ai aussi mis plein ma robe, bien sûr.

Je regarde devant moi tout en me relevant. De l'autre côté de la cour, il y a une forêt. Je la fixe comme si je cherchais quelque chose, sans savoir quoi.

Bientôt je suis récompensée car tu m'apparais. C'est toi, Alexandra, avec ton visage d'ange, tes boucles dorés. Je savais bien que je n'étais pas seule. Je ne *pouvais pas* être seule.

Je brûle de te rejoindre mais je sais ce qui se passerait si je pénétrais dans la forêt : je ne t'y trouverais pas, tu aurais disparu. Tout ce que je verrais, ce serait cette brume prisonnière des arbres. Et le chant du vent dans les branches emplirait mes oreilles.

- II -

Mais ce n'est pas tout ça. Je décide de m'activer. Il faut bien bosser, bien que certaines choses continuent à m'échapper : où suis-je, dans un rêve ou dans la réalité, et si je subsiste ainsi, quel besoin ai-je d'aller travailler ? Peut-être, dans la vie, le plus important n'est-il pas le besoin matériel mais de jouer le rôle qui vous est imparti.

Je jette ma robe sale, me passe un gant sur le corps. Je suis belle. En tous cas, j'en suis convaincue. Ils n'ont qu'à bien se tenir. Je brosse mes cheveux châains et les tire en arrière. Puis je passe un tailleur léger, anthracite, à même la peau et des souliers noirs idoines.

Malgré mon long isolement et le laisser-aller qui s'en est suivi, je me sens battante, sur la brèche. J'ai hâte d'en découvrir. Et si je ne sais pas où je vais, j'ai confiance en ma bonne étoile.

- III -

Quelques instants après, je suis dans le bureau de Paul. Il est sympa, Paul, je l'aime beaucoup.

— Salut Sophie, tu es resplendissante. Laisse-moi te regarder, mais quelle classe, une vraie grande dame ! C'est pour ça que tu me plais, tu as quelque chose de spécial...

Ce con me fait rougir.

— Tu n'as pas grandi ?

Là, mauvais point. Je ne suis plus une gamine, tout de même.

— Tu as quelque chose pour moi ?

— Oui, euh, comme d'habitude. Je ne te fais pas le dessin. Mais attends, je vais te présenter quelqu'un, enfin je crois que vous vous connaissez...

Paul sonne. Une magnifique Asiatique entre, portant un tailleur de cuir noir, des bas résille et de hauts escarpins. Elle a les cheveux tirés en arrière comme moi. Tout de suite je la reconnais :

— Yuko !

— Sophie !

Nous nous tombons dans les bras l'une de l'autre. Je suis toute retournée. Mon cœur bat la chamade, tandis que je sens le contact du corps de Yuko contre le mien. Je fixe son regard, caresse une mèche rebelle et me mets à dévorer sa bouche pulpeuse. Elle aussi est prise par l'émotion. Je le sens. Mais Paul intervient :

— Eh, les filles, les câlins, ça peut attendre plus tard. Nous avons des choses sérieuses à discuter.

— Pardon.

Je me rassois. Paul ouvre un dossier :

— Bon, Sophie, tu connais le topo. Ce mec est une huile. Alors tu me le chouchoutes, compris ?...

Non mais Paulo, qu'est-ce que tu me joues ? Tu me prends pour une novice ou quoi ?

— Comment il s'appelle ?

— T'occupe ! Tu connais les consignes ? C'est Yuko qui gère le dossier. Elle te présentera.

— Dis donc, ma chérie, tu as pris du galon...

Yuko sourit avec une belle œillade. Je me la taperais bien sur-le-champ. Paul est un peu décontenancé.

— ... Et toi, mon petit Paul, ça ne te dirait pas un câlin coquin... J'avais l'air de te plaire, tout à l'heure, et depuis le temps qu'on se connaît...

— C'est à dire, là on bosse, Sophie.

Il est piqué.

— Tu vas pas me faire le coup du rendez-vous après le travail !

— Il n'a jamais été question de rendez-vous entre nous, tu vas finir par m'énerver !

J'ai gagné. Je me lève.

— Ca doit te rapporter gros, une affaire comme ça.

— Ma pauvre fille, tu sais bien que ce genre de raisonnement est complètement dépassé. Maintenant qu'une poignée d'hommes possède tout et les autres rien, il n'y a plus d'affaires : nous sommes tous leurs domestiques, toi comme moi.

— C'est un peu désenchanté.

— Oh, une fois qu'on en a pris conscience...

Il est vraiment super, Paul. Je passe derrière son bureau pour lui donner un baiser plein de tendresse.

— Salut.

- IV -

Quand Yuko et moi sortons du bureau, nous avons l'impression de ne faire qu'une. Les mots sont impuissants. Un simple effleurement de peau et je me sens toute avec elle, toute en elle. Nos doigts gauches cherchent l'autre, instinctivement. Yuko est gênée :

— Sophie, ça m'embête de te demander ça... Mais j'aimerais te voir... c'est pour le job. Je suis désolée.

Je lui adresse un sourire raccrocheur. Déjà je fais la pute.

— Oh mais ça ne fait rien...

Nous entrons dans un petit salon. Yuko, ne sachant que faire, s'assoit sur un sofa, les genoux sagement serrés. Moi je me tiens bien campée sur mes jambes et je m'effeuille dans un strip-tease improvisé. J'ouvre brusquement ma veste pour dévoiler mes seins menus qui flottent dans l'air.

Yuko m'aime, je le sais. Mais elle ne veut pas paraître m'exploiter sexuellement. Ce travail est nouveau pour elle et elle ne se sent pas très à l'aise.

— ... Tu vois, je suis bien conservée.

Je retire ma jupe et c'est maintenant ma foune que j'exhibe sous son nez. Yuko, nerveuse, n'y tient plus.

— Ca va, c'est bon, rhabille-toi.

Puis elle s'allume une cigarette. Moi, à présent toute nue, je me blottis à ses pieds comme un petit animal.

— Détends-toi...

Je lui caresse les mollets, je lui embrasse les pieds. Elle me passe tendrement la main dans les cheveux. Je crois que nous avons rétabli le contact. Je dois avouer que je profite de la situation. Elle a toutes les responsabilités, et moi je fais l'enfant.

— ... Tu me parles de ma mission...

— Dans la voiture.

- Tu as raison. Moi j'ai envie de changer d'air...
- Habille-toi, on sort.
- Non, non, je préfère rester comme ça...

Ma puérité semble venir à bout de la persévérance de Yuko qui me regarde en soupirant et préfère ne pas répondre.

Nous empruntons un grand couloir qui mène à une limousine aux vitres teintées. Moi je marche fièrement derrière elle, mon tailleur proprement plié sous le bras. Puis je m'affale sur les sièges en cuir de la Buick. Je frétille comme un gardon :

— ... J'ai envie de baiser, c'est fou, pas toi ?

— On ne peut pas travailler sérieusement dans ces conditions. Ecoute, si tu continues comme ça, c'est simple, je ne ferai plus appel à toi. Tu seras grillée et tant pis pour toi si tu crèves de faim.

Yuko est au bord des larmes. Je lui caresse la joue :

— Allez, il faut te détendre. Décompresses, je ne veux pas te piquer ta place, alors...

Yuko renifle.

— Oui...

— Embrasse-moi...

Nos bouches s'unissent dans un baiser. Je me montre entreprenante, je caresse les hanches de Yuko. Nous entremêlons nos cuisses et je me branle frénétiquement contre ses bas résille. Elle n'a pas le temps de dire *ouf* que je jouis bruyamment. Je retombe, le visage rouge, suante et haletante :

— ... Qu'est-ce que j'aime le faire avec toi... Je me demande si je ne suis pas un peu maso. Toi en cuir noir, moi toute nue, ça décuple mon plaisir. La prochaine fois, j'aimerais que tu me brutalises, que tu me ligotes, tout ça. Tu le feras, dis ?

— Contente-toi d'abord de ta mission. Vu le numéro, tu vas être servie.

— C'est un sadique ?  
— Boh, pas plus que les autres types de son espèce.  
— C'est quelqu'un de puissant, hein ?  
— Hein hein.  
— Je ne sais pas là mais tu m'as refroidie.  
— Je croyais que tu aimais ça...  
— C'est à dire j'aime ça mais avec des gens que j'aime.  
— Dans la vie on ne fait pas toujours ce que l'on veut...  
De toute façon maintenant on ne peut plus reculer. Rhabille-toi, on arrive.

Tout en me rhabillant, je poursuis la conversation :

— C'est bizarre, je suis là avec toi mais je n'ai aucun souvenir concernant ma vie. Je ne pourrais pas te dire qui sont mes parents, mes amis, où j'ai grandi. La seule image qui me reste, c'était avant de te retrouver dans le bureau de Paul. C'était étrange, comme dans un rêve. J'étais seule dans une cour de ferme, je rampais comme un animal et puis il y a ce visage qui m'est apparu.

— Un visage...

— Oui, un visage d'adolescente blonde, bouclée. Et le mieux, c'est que je l'ai tout de suite reconnue, comme s'il s'agissait d'un être familier et j'ai prononcé son nom : Alexandra...

Yuko sourit.

— ... Tu as une explication ?

— En quelque sorte. Je connais le principe général. Les gens, normalement, l'ignorent. Mais quelqu'un m'a livré le secret.

— Dis vite...

— Eh bien, en fait, tu crois que nous vivons comme on pouvait vivre au XX<sup>e</sup> siècle, par exemple.

— Pourquoi tu remontes à la préhistoire ?

— Parce qu'à cette époque, les gens avaient un corps, un esprit. Ils naissaient, vivaient et mouraient.

— Et maintenant ?

— En ce qui nous concerne nous deux, nous sommes... virtuelles. Nous sommes là pour permettre à des hommes puissants d'assouvir leurs fantasmes. Nous n'avons pas besoin d'exister à part entière, comme dans le temps. Nous nous contentons de remplir notre fonction.

— Mais les autres, les dignitaires, ça leur suffit de coucher avec des fantasmes ?

— Tu sais, de nos jours, avec la réalité virtuelle, on arrive à reproduire toutes les sensations, comme si l'on se retrouvait avec quelqu'un de réel.

— Putain... dire que je viens de coucher avec un fantasme... Et mon rêve, alors, la cour de ferme...

— Ca, c'est plus compliqué. Des savants l'étudient en ce moment. C'est à dire, depuis le temps qu'on crée des gens comme nous, nous avons évolué. Chaque fantasme s'est mis à avoir sa propre personnalité et c'est pour ça que nous sommes amies et toujours heureuses de nous retrouver.

— Et le rêve...

— Justement, comme notre identité ne peut plus se fonder sur nos origines, il est apparu au fond de chacun de nous un mythe fondateur qui joue ce rôle. Mais quant à l'interpréter, les recherches ne sont pas assez avancées.

— Tu m'en diras tant. Là je suis complètement dégrisée.

La limousine s'arrête devant la demeure de mon client, une vraie maison d'architecte, constituée de vastes plates-formes de béton accrochées aux flancs d'une colline.

L'homme nous accueille. Il porte une chemise, un pantalon et une robe de chambre courte. Il se montre courtois, sans plus. Impossible de lire dans ses pensées. Il se réfugie derrière son bureau. Yuko, très commerciale, attaque :

— Je vous présente Sophie...

Mais putain, pourquoi elle lui dit mon nom ! C'est personnel, ça... Ah oui, c'est vrai, j'oubliais, je suis un fantasme, je n'ai rien de personnel.

En attendant, cette situation m'excite. Ce côté *marché aux esclaves*. Moi je prends mon air ingénu, balançant mes épaules à gauche à droite dans l'espoir que l'homme apercevra un de mes seins, ça pourrait le dérider.

Les explications données, Yuko doit partir. Je me jetterais bien dans ses bras mais il faut rester pro. Alors j'essaie de faire passer un maximum dans mon regard. Elle s'éloigne et la porte se referme sur elle.

— Déshabillez-vous..., me dit l'homme.

Je m'exécute. pendant ce temps, il va chercher une paire d'escarpins plus sexy que mes souliers plats et une coiffe de servante. Je vois, Monsieur est très vieille école. En attendant, je suis plus grande que lui. Il a l'air passablement ridicule. Je me tiens à sa disposition.

— ... J'ai quelque chose à finir...

Il s'assoit et me fait s'agenouiller à ses pieds. Tout en finissant son travail, il me caresse la tête, comme à un animal domestique. Ma nudité, ajoutée à ma posture humiliante, m'excite. Je ressens un picotement de plaisir à chaque pore de ma peau. Au bout d'un moment, je m'ennuie un peu :

— Monsieur...

— Quoi ?

— Où sont les toilettes ?

— Pour quoi faire ?

Un peu gênée, je baisse les yeux. L'homme se lève et m'amène un pot de chambre entièrement transparent. J'assume. Je m'assieds tranquillement dessus et commence à faire couler mon jet doré. Je vois mon homme sortir son membre, le caresser puis me le coller dans la bouche. C'est quand même un gros cochon. Je suis presque rassurée. Moi aussi je me caresse en le pompant de plus en plus fort jusqu'à ce qu'il explose dans ma bouche. Il a bien pris son pied. Je vais pour me lever.

— ... Reste assise...

Et là il pisse lui aussi dans le pot, juste entre ma foune et le bord. C'est comme si je faisais une deuxième fois. Bien joué !

Maintenant je peux me détendre. Je crois que je ferai une bonne prestation. Le client sera content. Le jour décline.

— ... Tu serviras le dîner. Dans cette tenue, bien sûr. Va te laver.

- VI -

L'heure du dîner sonne. J'arrive avec ma soupière dans la salle à manger et là, ô surprise, qui découvert-je autour de la table ? Toute la Sainte Famille : l'homme, sa femme, son fils, sa fille. Il aurait pu au moins me prévenir ! Mais tandis que je sers sa femme, je me rends compte qu'elle ne me voit pas. Rassurant mais étrange. En fait, l'homme est le seul à me voir. Comment se fait-il ? J'essaie de raisonner comme Yuko : l'agence qui m'envoie doit fournir une puce électronique au client, qui se la colle comme un patch. Ainsi je n'existe que pour lui.

Je sers le fils. Assez beau. Racé, dirons-nous. Très bèce bège bien entendu. Il paraît très perturbé. Il a tort. Je suis sûre qu'au fond de lui c'est quelqu'un de bien.

Enfin la fille. Je la fixe et soudain, le choc : mais oui, c'est elle. Alex, le visage d'ange de mon rêve ! Les mêmes boucles dorées, les mêmes yeux bleu glacé. Ainsi rien ne s'est passé par hasard. Il était écrit que je la rencontrerais. Elle, c'est carrément le genre Petite Fille Modèle. Chemisier blanc, jupe plissée écossaise. Ce qui la rend encore plus inaccessible et me donne encore plus envie de l'aduler.